être constamment mis en balance avec les effets singulièrement destructeurs de cette épopée impériale.

On sait comment les choses se terminèrent. Au fur et à mesure que s'approfondissait la lutte avec les Bambara du Karta, puis de Ségou, ʿUmar entra dans la zone d'influence de deux puissances islamiques de la vallée moyenne du fleuve Niger : la *Dina,* Etat islamique du Māsina, et la confrérie Qādiriyya Kunta (dont le leader se tenait près de Tombouctou). La croisade contre le paganisme dérapa en une guerre implacable entre Musulmans. ʿUmar qui avait rédigé toute son œuvre, ou presque, avant le *ǧihād,* reprit la plume pour essayer de justifier l'injustifiable (c'est le *Bayān mā waqaʿa* dans lequel il qualifie ses adversaires d'infidèles et d'apostats). Les deux principaux antagonistes périssent dans cette lutte fratricide : Amadu Amadu du Māsina en 1862, ʿUmar réfugié dans une grotte deux ans plus tard. Toute la région du Moyen-Niger fut durablement dévastée par cette épreuve.

Après une telle lecture, il ne reste de l'aventure ʿumarienne que l'image violente d'un *ǧihād* haletant, frayant difficilement sa voie dans des pays jamais consentants. Les centres successifs du mouvement : Dinguiraye, Nioro, Ségou jalonnent ces déplacements dans un mouvement tournant qui mène des marges du Futa Djalon (en Guinée) à la vallée du moyen Niger, en passant par le bassin du fleuve Sénégal. C'est dans l'ouest du Karta seulement (Mali occidental), à proximité du Futa sénégalais, que le mouvement ʿumarien a laissé des traces durables, sous la forme d'une colonisation peul qui a transformé la carte technique et sociale de la région.

Les Etats successeurs de l'Empire (autour des héritiers de ʿUmar, à Nioro, Ségou et Bandiagara) sont mal connus et doivent faire l'objet d'une recherche particulière. Ils ne pèsent pas très lourd face à la conquête française qui s'avance à partir du Sénégal en cette fin du XIXe siècle. Reste cette geste ʿumarienne qui a frappé tous les contemporains et les générations suivantes. Nombre de leaders ultérieurs, en Sénégambie ou dans d'autres régions, chercheront à asseoir leur légitimité sur une rencontre réelle ou mythique avec al-Ḥaǧǧ ʿUmar. Sous la colonisation française, la famille ʿumarienne, en charge de la Tiǧāniyya, joua encore un rôle non négligeable dans les affaires de l'A.O.F. et encouragea une historiographie plutôt complaisante du mouvement. Aujourd'hui, al-Ḥaǧǧ ʿUmar a pris place dans la galerie des héros anti-colonialistes du Sénégal (l'image du personnage restant au contraire très négative du côté malien).

Le livre de David Robinson vient donc à son heure pour donner le point de vue de l'historien ... en attendant peut-être quelque fresque filmée qui confirmerait la place de cette épopée dans l'imaginaire historique ouest-africain. Les francophones se réjouiront de la prochaine édition en français (Paris, Karthala) de cet ouvrage fondamental.

Jean-Louis TRIAUD
(Université de Paris VII)

André WINK, *Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-century Maratha Svarājya.* Cambridge, Cambridge University Press,

BCAI 5 (1988) A. Wink: Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-Century Maratha Svarājya, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Oriental publications n° 36. In-8°, XVIII + 417 p.; glossaire, bibliographie, index; 7 cartes et 2 diagrammes.

Cette thèse d'un orientaliste et historien de l'Université de Leyde est importante à deux titres; comme une interprétation de l'histoire du XVIIIe siècle en Inde; et surtout comme une réinterprétation globale des mécanismes de la domination musulmane en Inde.

L'histoire du XVIIIe siècle indien subit aujourd'hui une révision complète. Cette période vit la désintégration de l'empire moghol qui venait à peine d'achever l'unification de l'Inde sous Awrangzeb (1658-1707) : elle est traditionnellement vue par les historiens sous le signe de la décadence et de l'anarchie, en écho aux lamentations des chroniqueurs et des poètes de la cour moghole décrépite; une telle vue arrangeait les historiens coloniaux car elle justifiait par contraste les Britanniques comme restaurateurs de la prospérité et de l'ordre; les historiens de l'école d'Aligarh, avec Irfan Habib, y ajoutèrent un zeste de marxisme : la désintégration apparaissait comme la conséquence justifiée d'une « exploitation excessive ». Dans les dernières décennies, une nouvelle génération d'historiens a montré que l'on pouvait avoir une interprétation tout autre si l'on considérait les mêmes événements d'un autre point de vue : non plus celui du centre qui avait comme idéal un empire centralisé, mais celui des leaders locaux des provinces qui avaient un rôle essentiel dans la prospérité de l'empire. Ainsi C. Bayly et M. Alam ont pu montrer, en étudiant les marchands et les paysans de l'Inde du Nord [1], que le XVIIIe siècle, loin d'être marqué par la décadence et l'appauvrissement, fut une période de croissance et de prospérité; c'est cette prospérité accrue qui a permis aux leaders régionaux d'affirmer leur autonomie par rapport au centre : le XVIIIe siècle n'est plus une période de régression, mais de déplacement du pouvoir du centre vers la périphérie, vers la « noblesse » (gentry) montante des provinces.

André Wink reprend cette thèse révisionniste pour en faire une théorie générale plus ambitieuse. Son point de départ n'est plus l'Inde du Nord, mais le plateau du Deccan dans le Sud qui vit l'émergence de la dynastie régionale la plus puissante, celle des Mahrattes, hobereaux parvenus hindous qui, sortis de l'ombre au XVIIe siècle, se construisirent localement une base de pouvoir pour établir au XVIIIe siècle leur hégémonie sur la presque totalité de l'Inde ... avant de laisser la place aux Britanniques. Nous avons la chance de posséder sur eux de longues séries de sources dans plusieurs langues (qu'André Wink lit toutes, en plus de l'arabe) : chroniques et documents administratifs en persan, documents administratifs en marathi, ouvrages idéologiques en marathi et en sanscrit ... sans compter les témoignages des marchands et des voyageurs occidentaux et des premiers administrateurs britanniques.

Une première partie, intitulée « Brahmane, roi et empereur » replace la saga des Mahrattes dans l'histoire de l'Inde d'abord brahmanique, puis musulmane. Les trois autres parties étudient la politique agraire des Mahrattes en analysant successivement l'étagement des droits sur la

[1] Bayly, C.A., *Rulers, Townsmen and Bazaars : North Indian Society in the Age of British Expansion, 1770-1870*, Cambridge University Press, 1983. Alam, Muzaffar, *The crisis of Empire in Mughal North India : Awadh and the Punjab*, Delhi, Oxford University Press, 1987.

BCAI 5 (1988) A. Wink: Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-Century Maratha Svarājya, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

terre (2 — The King's co-sharers), la part royale du revenu (3 — The Kings' share) et l'administration agraire (4 — Regulation and repartition). Nous n'avons pas ici la place d'entrer dans les détails de cette administration agraire, dont je recommande pourtant la lecture à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire agraire de l'Inde comme du reste du monde musulman. Je retiendrai seulement la clarification conceptuelle qui anime toutes ces analyses : la distinction entre « domination universelle » (universal dominion) et la « souveraineté » (sovereignty). La première (personnalisée, dans la pensée indienne, par le « roi universel » [*cakravartin*]; et dans la pensée islamique par le Calife, puis par les empereurs moghols qui assumèrent des fonctions califales) désigne une légitimité non circonscrite territorialement et fondée sur un ordre religieux. La souveraineté (*sva-rājya* pour les hindous; *mulk* pour les musulmans) désigne le contrôle effectif de la terre et de ceux qui l'habitent. Quand un empereur combine entre ses mains à la fois la domination universelle et la souveraineté (comme les Moghols de la fin du XVIe aux toutes premières années du XVIIIe siècle d'Akbar à Awrangzeb), on a un empire unifié. Quand la souveraineté passe des mains de l'empereur aux potentats des provinces, alors l'empereur n'incarne plus que la domination universelle; le pouvoir réel (et le revenu) appartient aux dynasties locales qui peuvent en Inde être hindoues ou musulmanes. Il y a seulement déplacement des pouvoirs mais non bouleversement radical des conceptions politiques; l'empereur reste la source de toute légitimité; les Mahrattes lui rendent toujours allégeance comme devaient le faire les Britanniques jusqu'en 1857.

Incidemment, cette distinction conceptuelle permet de balayer un certain nombre de mythes concernant la résurgence de l'hindouisme au XVIIIe siècle : la revendication d'un pouvoir impérial hindou (*hindū-pādšāhī*) est restée très marginale chez les Mahrattes; elle est en tout cas antérieure à leur reconnaissance par les Moghols (p. 47-49); les institutions religieuses hindoues qu'ils se sont données n'étaient qu'une façade; leur organisation politique et administrative restait modelée sur celle des Moghols dans leurs conceptions et leur vocabulaire arabo-persan. La véritable résurgence hindoue n'a eu lieu qu'à la fin du XIXe siècle; c'est un anachronisme que de la reporter au XVIIIe siècle. Ce qui amène à une seconde considération : si les Mahrattes, qui étaient des hindous et étaient fiers de l'être, ont pu si facilement s'insérer dans le cadre des institutions musulmanes, c'est qu'elles étaient homologues à celles de la tradition indienne plus ancienne : « Peu importait en Inde que l'idée transcendante d'universalité fût empruntée au Brahmanisme, ou au Bouddhisme ou à l'Islam » (p. 29). Il est aujourd'hui courant d'opposer Islam et Hindouisme comme reposant sur des valeurs ultimes incompatibles; c'est ainsi que procède par exemple Louis Dumont [1]; une telle analyse est un anachronisme qui projette dans le passé une vue élaborée seulement à la fin du XIXe siècle avec la résurgence de l'hindouisme et la montée du séparatisme musulman. La thèse majeure du livre d'André Wink, exposée à l'orée de la première partie (p. 9-34), est que les conceptions politiques de l'Inde traditionnelle et celles du monde musulman — toutes deux pré-modernes — sont homologues parce que toutes deux fondées sur la distinction de la souveraineté et de la domination universelle. Seule cette homologie permet de comprendre comment une minorité

[1] Dumont, Louis, *Homo hierarchicus; essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, 1966; voir particulièrement p. 260-267.

BCAI 5 (1988) A. Wink: Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-Century Maratha Svarājya, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de musulmans d'origine étrangère a pu pendant plus de six siècles maintenir son hégémonie sur le sous-continent indien.

Ceci nous amène au véritable objet de ce livre qui, plus qu'une histoire du XVIIIe siècle, est une réflexion sur les mécanismes de la domination musulmane en Inde. André Wink montre qu'il faut abandonner l'idée moderne d'un « despotisme oriental » centralisateur qui n'aurait laissé aucune place aux institutions intermédiaires. La structure centrale de l'empire est une forme vide, celle de la « domination universelle » dont la fonction est avant tout de fournir une légitimité en référence aux valeurs religieuses ultimes. Les enjeux politiques réels se jouent à des niveaux inférieurs, là précisément où se nouent des conflits et où opère la sédition, *fitna*. La thèse majeure de ce livre est que la souveraineté apparaît seulement avec la *fitna* qui est le mécanisme fondateur du politique. L'auteur montre d'abord ce caractère fondateur dans la pensée politique islamique; il cite (p. 23-26 et 381-383) des textes d'Ibn Ḫaldūn selon lesquels la souveraineté n'existait pas au temps des quatre premiers califes; elle n'apparaît qu'après les premiers « schismes », *fitna*, qui créent des centres politiques séparés : « Dans le monde islamique, la *fitna* était le mécanisme politique normal de la formation ou l'annexion d'Etats ... et, pour ainsi dire, la base négative de la domination universelle ... Objectivement la *fitna* n'implique rien de plus que la conclusion d'alliances ... c'est un mélange de coercition, de conciliation et d'intervention caractérisée dans les conflits existants » (p. 26-27). Ces vues ont trouvé un écho chez Ḍiyā' al-Dīn Baranī, historien musulman de Delhi, contemporain de la première expansion musulmane dans le Deccan : « Richesse et sédition ... sont inséparables » (*Māl o fitna mulāzim-i yak-dīgar and*) (p. 381). Cette théorie islamique rejoint les plus anciennes spéculations hindoues sur le rôle de la sédition (*bheda*) (p. 14-15); il est significatif que les Mahrattes employaient indifféremment *fitna* et *bheda* pour décrire les changements d'alliances qui constituent le jeu politique.

Tout le livre est finalement une interprétation de l'histoire des Mahrattes dans le cadre de cette théorie générale de la sédition comme fondement de la souveraineté. Voici la façon dont l'auteur présente lui-même cette interprétation (p. 31-33) : « C'est par la *fitna* que les Moghols étaient entrés dans le cercle des rois et avaient continuellement étendu leur sphère d'influence dans l'Hindoustan (= Inde du Nord) jusqu'à ce que, à la fin du XVIe siècle, ils commencent à se mêler sérieusement de la politique des Etats du Deccan. Pour soumettre le Deccan à leur souveraineté, ils s'appuyaient sur la formation d'alliances locales et l'intervention dans les conflits locaux, bref, sur la *fitna* ... L'intervention moghole fut très profitable aux *zamīndār*, la noblesse hindoue locale — support partout en Inde de la domination musulmane — qui put accroître ses pouvoirs car elle était sollicitée par divers compétiteurs musulmans. C'est de cette façon que les Mahrattes commencèrent à acquérir un pouvoir souverain ... Mais la *fitna* des Mahrattes se poursuivit sans faiblir sous les Moghols après qu'ils eurent éliminé les Sultans du Deccan et établi la « domination universelle » de l'Islam sur toute l'Inde. Plutôt qu'une révolte contre l'empire, la *fitna* des Mahrattes au XVIIIe siècle représente — comme celles de Jats, des Bundelas et des Sikhs, etc... dans le Nord — le résultat ultime de l'expansion musulmane en Inde. Ce n'était en dernière analyse que la continuation d'un processus commencé du XIVe au XVIIe en Hindoustan avec l'émergence des Rajputs qui ont servi de modèles aux Mahrattes et représentent la première étape de la « gentrification » de la souveraineté indo-musulmane.

BCAI 5 (1988) A. Wink: Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-Century Maratha Svarājya, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

A partir du XIVe on voit arriver au premier plan dans les chroniques indo-persanes, comme protagonistes de *fitna,* les autochtones de l'Hindoustan et du Deccan, qui peuvent être identifiés comme Rajputs, Jats, Mahrattes et autres groupes de la noblesse locale qui sont désignés collectivement comme *zamīn-dār*. C'est alors qu'une partie de cette noblesse — et au premier rang les Mahrattes — peut réaliser ses prétentions à la souveraineté ... C'est à travers la *fitna* que les Mahrattes établirent leur propre souveraineté ou *sva-rājya* sur une large partie de l'Inde; mais ils le firent sans dénier la légitimité de la domination universelle des musulmans; et sans s'élever au-dessus de leur statut de *zamīn-dār* ».

On pourrait être étonné que l'auteur, pour établir une thèse aussi générale sur les mécanismes de la domination musulmane en Inde, s'appuie sur l'analyse de la toute dernière phase de cette domination. Ce choix est motivé par la nature des sources disponibles; pour la plus grande partie de la période musulmane, nous ne possédons guère que des sources persanes écrites à Delhi dans l'entourage du Sultan ou de l'Empereur, du point de vue de la « domination universelle »; elles ne présentent que les aspects négatifs, et à leur point de vue condamnables, de la *fitna;* elles restent peu utilisables. En recourant aux archives provinciales — qui n'ont guère survécu que pour le XVIIIe siècle — on peut voir « l'autre côté [positif] du tableau » et trouver de nouvelles ciefs d'interprétation (p. 387).

Ce livre, qui se recommande par l'ampleur du travail sur archives et la hardiesse de l'interprétation, n'est qu'un préambule à une monumentale histoire de l'expansion musulmane en Inde, en cinq volumes dont le premier devrait paraître prochainement. Il conviendra de suivre avec attention la publication de ce travail.

Marc GABORIEAU
(C.N.R.S./E.H.E.S.S., Paris)

Gail MINAULT, *Voices of Silence. English translation of Khwaja Altaf Hussain Hali's* Majalis un-Nisa *and* Chup ki Dad. Delhi, Chanakya Publications, 1986. In-8°, II + 179 p.; glossaire, bibliographie.

L'évolution de l'Islam moderne en Inde et au Pakistan reste peu connue hors du sous-continent, en grande partie pour des raisons linguistiques; les musulmans de ces régions n'écrivent ou ne traduisent en arabe ou en anglais que les ouvrages destinés à un public non indien; le persan n'est pratiquement plus utilisé depuis plus d'un siècle. La langue véhiculaire pour les écrits à usage interne est l'ourdou qui n'est guère lu hors du sous-continent. On doit savoir gré à Gail Minault d'avoir ici traduit et commenté deux textes ourdous peu connus.

Gail Minault est une historienne de l'Université du Texas qui a vécu plus de dix ans en Inde et au Pakistan; elle a produit des travaux sur le Mouvement pour le Califat (1920-1924) [1].

[1] *The Khilafat Movement. Religious Symbolism and Political Mobilization in India,* Delhi, Oxford University Press, 1982. Un second ouvrage consacré à Abū 'l-Kalām Āzād (1888-1958), le théoricien du Mouvement pour le Califat, publié en collaboration avec Christian Troll, paraît à Delhi en 1988.

BCAI 5 (1988) A. Wink: Land and Sovereignty in India. Agrarian Society and Politics under the Eighteenth-Century Maratha Svarājya, recensé par M. Gaborieau
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net